

LE COMMUNISME

NÉCESSITÉ MORALE (1)

Après avoir établi ce principe qui nous paraît essentiel, la fécondité morale, il nous reste à voir de quelle manière et sous quelle forme psychologique elle se manifeste : l'être est-il porté à se répandre vers autrui par la nature même de sa volonté ? ou est-il simplement sollicité par l'attrait d'un plaisir spécial, plaisir de la sympathie, de la louange, etc. ? Nous verrons, ici encore, que l'étude de la « dynamique mentale » a été souvent élémentaire et incomplète dans les écoles anglaise et positiviste.

Nous nous placerons successivement aux trois points de vue de la volonté, de l'intelligence et de la sensibilité.

1° Existence d'un certain devoir impersonnel créé par le pouvoir même d'agir. — D'abord, comment mouvoir la volonté sans faire appel ni à un devoir mystique ni à tel ou tel plaisir particulier ?

Ce qu'il y a de vrai et de profond dans la notion mal élucidée du devoir moral peut subsister, croyons-nous, même après l'épuration que lui a fait subir la théorie précédemment esquissée. Le devoir se ramènera à la conscience d'une puissance intérieure. Sentir intérieurement ce qu'on est capable de faire, c'est par là même prendre la première conscience de ce qu'on a le devoir de faire.

Le devoir n'est autre chose qu'une surabondance de vie qui demande à s'exercer, à se donner ; on l'a trop interprété jusqu'ici comme le sentiment d'une nécessité ou d'une contrainte ; c'est en même temps celui d'une puissance. Toute force qui s'accumule crée une pression sur les obstacles placés devant elle ; tout pouvoir produit une sorte d'obligation qui lui est proportionnée : pouvoir agir, c'est devoir agir. Chez les êtres inférieurs, où la vie intellectuelle est entravée et étouffée, il y a peu de devoirs ; mais c'est qu'il y a peu de pouvoir. L'homme civilisé a des devoirs innombrables : c'est qu'il a une activité très riche à dépenser de mille manières. A ce point de vue, rien de mystique dans l'obligation morale ; elle se ramène à cette grande loi de la nature : la vie ne peut se maintenir qu'à condition de se répandre ; il est impossible d'atteindre sûrement un but quant on n'a pas le pouvoir de le dépasser, et si on soutient que le moi est à lui-même son propre but, c'est encore une raison pour qu'il ne puisse se suffire à lui-même. La plante ne peut pas s'empêcher de fleurir ; quelquefois, fleurir, pour elle, c'est mourir ; n'importe, la sève monte toujours. La nature ne regarde pas en arrière pour voir ce qu'elle abandonne ; elle va son chemin, toujours en avant, toujours plus haut.

2° Existence d'un certain devoir impersonnel créé par la conception même de l'action. — De même que la

puissance de l'activité crée une sorte d'obligation naturelle ou d'impulsion impérative, de même l'intelligence a par elle-même un pouvoir moteur.

Quand on s'élève assez haut, on peut trouver des motifs d'action qui n'agissent plus seulement comme mobiles, mais qui, en eux-mêmes, sans intervention directe de la sensibilité, sont des moteurs de l'activité de la vie.

Nous pouvons appliquer ici une importante théorie, celle qu'un philosophe contemporain a proposée sur les *idées-forcées* (1). L'intelligence et l'activité n'apparaissent plus de nos jours comme séparées par un abîme. Comprendre, c'est déjà commencer en soi-même la réalisation de ce qu'on comprend ; concevoir quelque chose de mieux que ce qui est, c'est un premier travail pour réaliser cette chose. L'action n'est que le prolongement de l'idée. La pensée est presque une parole ; nous sommes portés avec tant de force à exprimer ce que nous pensons, que l'enfant et le vieillard, moins capables de résister à cette contrainte, pensent tout haut : le cerveau fait naturellement mouvoir les lèvres. C'est de la même façon qu'il fera agir, qu'il fera mouvoir les bras et le corps tout entier, qu'il dirigera la vie. Il n'y a pas deux choses : conception du but, effort pour y parvenir. La conception même, répétons-le, est un premier effort : on pense, on sent, et l'action suit. Nul besoin, dès lors, d'invoquer l'intermédiaire d'un plaisir extérieur, nul besoin, de moyen-terme ni de pont pour passer de l'une à l'autre de ces deux choses : pensée, action. Elles sont au fond identiques.

Ce qu'on appelle obligation ou contrainte morale n'est, dans la sphère de l'intelligence, que le sentiment de cette radicale identité : l'obligation est une expansion intérieure, un besoin de parfaire nos idées en les faisant passer dans l'action. Celui qui n'agit pas comme il pense, pense incomplètement. Aussi sent-il qu'il lui manque quelque chose : il n'est pas entier, il n'est pas lui-même. L'immoralité est une mutilation intérieure. Chacun des mouvements de notre esprit soulève le corps. Ne pas agir selon ce que l'on croit meilleur, c'est ressembler à quelqu'un qui ne pourrait rire quand il est joyeux ni pleurer quand il est triste, qui ne pourrait enfin rien exprimer au dehors, rien traduire de ce qu'il éprouve. Ce serait le suprême supplice.

On a donc trop distingué la volonté de l'intelligence, de telle sorte qu'on a ensuite éprouvé le besoin de mouvoir exclusivement la volonté au moyen de mobiles sensibles. Mais les mobiles extérieurs n'ont pas à intervenir aussi longtemps que suffit le mécanisme interne de la pensée et de la vie. On peut dire que la volonté n'est qu'un degré supérieur de l'intelligence, et l'action un degré supérieur de la volonté.

Dès lors la moralité n'est autre chose que l'unité de l'être. L'immoralité, au contraire, est un dédoublement, une opposition de diverses facultés qui se limitent l'une l'autre. L'hypocrisie consiste à arrêter l'expression naturelle de sa pensée et à y substituer une expression contraire ; en ce sens on pourrait dire que l'immoralité est essentiellement hypocrisie, et conséquemment arrêté dans le développement de l'être.

3° Existence d'un certain devoir impersonnel créé par la fusion croissante des sensibilités et par le caractère plus sociable des plaisirs élevés. — Une nouvelle espèce d'obligation dérive de la nature même de la sensibilité, qui tend à se transformer par l'effet de l'évolution.

Les plaisirs supérieurs, qui prennent une part chaque jour plus grande dans la vie humaine, — plai-

sirs esthétiques, plaisirs de raisonner, d'apprendre et de comprendre, de chercher, etc., — requièrent beaucoup moins de conditions extérieures et sont beaucoup plus accessibles à tous que les plaisirs proprement égoïstes. Le bonheur d'un penseur ou d'un artiste est du bonheur à bon marché. Avec un morceau de pain, un livre ou un paysage, vous pouvez goûter un plaisir infiniment supérieur à celui d'un imbécile dans une voiture armoriée trainée par quatre chevaux. Les plaisirs supérieurs sont donc à la fois plus intimes, plus profonds et plus gratuits (sans l'être toujours entièrement). Ils tendent beaucoup moins à diviser les êtres que les plaisirs inférieurs.

Ainsi, par une évolution naturelle, le principe d'une grande partie de nos plaisirs semble remonter du dehors au dedans. Le sujet sensible peut trouver dans sa propre activité, et parfois indépendamment des choses, une source variée de jouissances. S'ensuivra-t-il qu'il se renfermera en lui-même et se suffira, comme se suffisait le sage stoïcien ? Loin de là : les plaisirs intellectuels ont ce trait remarquable qu'ils sont à la fois les plus intérieurs à l'être et les plus *communicatifs*, les plus *individuels* et les plus *sociaux*. Mettez ensemble des penseurs ou des amis du beau (pourvu qu'il n'y ait pas entre eux de rivalité personnelle) : ils s'aimeront beaucoup plus vite et en tout cas plus profondément que d'autres hommes ; ils reconnaîtront tout de suite qu'ils vivent dans le même monde, celui de la pensée, ils se sentiront une même patrie. Ce lien qui s'établira entre eux liera aussi leur conduite et leur imposera dans leurs rapports réciproques une espèce d'obligation particulière ; c'est un lien émotionnel, une communauté produite par l'harmonie complète ou partielle des sensibilités et des pensées.

Plus nous allons, plus les plaisirs humains semblent prendre un caractère social et sociable. L'idée devient une des sources essentielles du plaisir. Or, l'idée est une sorte de contingent commun à toutes les têtes humaines ; c'est une conscience universelle où sont reconciliées plus ou moins les consciences individuelles. La part de l'idée augmentant dans la vie de chacun, il se trouve que la part de l'universel augmente et tend à prédominer sur l'individuel. Les consciences deviennent donc plus pénétrables. Celui qui vient aujourd'hui au monde est destiné à une vie intellectuelle beaucoup plus intellectuelle beaucoup plus intense qu'il y a cent mille ans, et pourtant, malgré cette intensité de sa vie individuelle, son intelligence se trouvera, pour ainsi dire, beaucoup plus *socialisée* ; précisément parce qu'elle est bien plus riche, elle possèdera beaucoup moins en propre. De même pour sa sensibilité.

En définitive, avons-nous dit ailleurs en commentant Epicure, qu'est-ce que serait un plaisir personnel et égoïste ? En existe-t-il de cette sorte, et quelle part ont-ils dans la vie ? — A cette question toujours actuelle, nous répondrons comme nous avons déjà répondu : — Lorsqu'on descend dans l'échelle des êtres, on voit que la sphère où chacun d'eux se meut est étroite et presque fermée ; lorsqu'au contraire on monte vers les êtres supérieurs, on voit leur sphère d'action s'ouvrir, s'étendre, se confondre avec la sphère d'action des autres êtres. Le moi se distingue de moins en moins des autres moi, ou plutôt il a de plus en plus besoin d'eux pour se constituer et pour subsister. Or, cette espèce d'échelle que parcourt la pensée, l'espèce humaine l'a déjà parcourue en partie dans son évolution. Son point de départ fut bien l'égoïsme ; mais l'égoïsme, en vertu de la fécondité même de toute vie, a été porté à s'élargir, à créer en dehors de lui des centres nouveaux pour sa propre action. En même temps des sentiments corrélatifs à cette tendance centrifuge sont nés peu à peu et ont comme recouvert les sentiments égoïstes qui leur servaient de principe. Nous marchons vers une époque où l'égoïsme primitif

(1) Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, par Marc Guyau ; Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.

(1) Voir Alfred Fouillée, *la Liberté et le Déterminisme*, 2^e édition, et *la Critique des systèmes de morale contemporains*.

sera de plus en plus reculé en nous et refoulé, de plus en plus méconnaissable. A cette époque idéale l'être ne pourra plus, pour ainsi dire, jouir solitairement : son plaisir sera comme un concert où le plaisir des autres entrera à titre d'élément nécessaire ; et dès maintenant, dans la généralité des cas, n'en est-il pas déjà ainsi ? Qu'on compare, dans la vie commune, la part laissée à l'égoïsme pur et celle que prend « l'altruisme : » on verra combien la première est relativement petite ; même les plaisirs les plus égoïstes parce qu'ils sont tout physiques, comme le plaisir de boire ou de manger, n'acquiescent tout leur charme que quand nous les partageons avec autrui. Cette part prédominante des sentiments sociables doit se retrouver dans toutes nos jouissances et dans toutes nos peines. Aussi l'égoïsme pur ne serait-il pas seulement, comme nous l'avons montré, une sorte de mutilation de soi ; il serait une impossibilité. Ni mes douleurs, ni mon plaisir ne sont absolument miens. Les feuilles épineuses de l'agave, avant de se développer et de s'étaler en bandes énormes, restent longtemps appliquées l'une sur l'autre et formant comme un seul cœur ; à ce moment, les épines de chaque feuille s'impriment sur sa voisine. Plus tard, toutes ces feuilles ont beau grandir et s'écarter, cette marque leur reste et grandit même avec elles : c'est un sceau de douleur fixé sur elles pour la vie. La même chose se passe dans notre cœur, où viennent s'imprimer, dès le sein maternel, toutes les joies et toutes les douleurs du genre humain : sur chacun de nous, quoiqu'il fasse, ce sceau doit rester. De même que le moi, en somme, est pour la psychologie contemporaine une illusion, qu'il n'y a pas de personnalité séparée, que nous sommes composés d'une infinité d'êtres et de petites consciences ou états de conscience, ainsi le plaisir égoïste, pourrait-on dire, est une illusion : mon plaisir à moi n'existe pas sans le plaisir des autres, je sens que toute la société doit y collaborer plus ou moins, depuis la petite société qui m'entoure, ma famille, jusqu'à la grande société où je vis (1).

En résumé, une science vraiment positive de la morale peut, dans une certaine mesure, parler d'obligation, et cela, d'une part sans faire intervenir aucune idée mystique, d'autre part sans invoquer avec M. Bain la « contrainte » extérieure et sociale ou la « crainte » intérieure. Non, il suffit de considérer les directions normales de la vie psychique. On trouvera toujours une sorte de pression interne exercée par l'activité elle-même dans ces directions ; l'agent moral, par une pente naturelle et rationnelle tout ensemble, se sentira poussé dans ce sens, et il reconnaîtra qu'il lui faut une sorte de coup d'état intérieur pour échapper à cette pression : c'est ce coup d'état qui s'appelle la faute ou le crime. En le commettant l'individu se fait tort à lui-même : il diminue et éteint volontairement quelque chose de sa vie physique ou mentale.

La morale que nous venons d'esquisser, et qui a son principe dans le fonctionnement même de la vie, se trouve par là avoir son principe plus avant que la conscience réfléchie, dans les profondeurs obscures de l'être, ou, si l'on préfère, dans la sphère de la conscience spontanée et synthétique. Le sentiment d'obligation, tel que nous l'avons analysé, peut se ramener en grande partie à cette formule : — Je constate en moi, par la conscience réfléchie, des modifications qui ne viennent pas d'elle, mais jusque du fond inconscient ou subconscient de moi-même. A travers la sphère lumineuse de la conscience passent ainsi des rayons partis du foyer de chaleur obscure qui constitue la vie intérieure. M. GUYAU.

L'ARCHITECTURE CUITE

Tous les mois, alors que languit le hors-d'œuvre et que s'étirole le plat du jour, les journaux demandent qu'on abatte les ruines du Conseil d'Etat et qu'on érige à leur place ce Musée des Arts Décoratifs dont on nous rebat les oreilles, depuis des ans.

Les ponts-neufs défilent : « Ces ruines rappellent les plus mauvais jours de notre histoire », « le commerce va mal et l'industrie du bâtiment se plaint. » « Les chemins de fer suppriment les distances, mais l'on pourrait avoir réunis dans la capitale du monde les spécimens épars dans nos provinces du goût français », etc.

Au moment où cette étude a paru dans la *Revue indépendante*, c'était pour élever un musée des Arts Décoratifs, que l'on demandait la reconstruction,

bourgeoise dont il a l'air de rose et de blanc grincheux du teint.

La carcasse de cette bâtisse est subitement devenue auguste ; ses colonnes si patraques et si lourdes se sont allégées et elles filent presque altières dans le ciel. Par les cadres déserts des fenêtres et des portes, par les fentes du gros œuvre, par les trous des murs de refend, le soleil entre, éclaire les blessures fermées des flammes, caresse le bloc charbonneux des poutres, glisse sur le jais des moellons calcinés, orange la rouille des fers, rosit les briques, blondit les plâtres, dore du haut en bas l'immense cage où des milliers de corbeaux tournoient.

Au lieu d'une caserne affreuse, l'on a un palais écroulé de Rome, une fantaisie babélique, une eau-forte de Pyranèse avec ses voûtes inachevées, ses arches perdues, ses galeries courant en l'air, s'interrompant, sautant par dessus le vide, ses masses colossales d'arceaux s'entrecroisant, les uns dans les autres, se barbant la route, se dégageant, se rejoignant encore par des baies taillées en plein nuages, toute une architecture de rêve, tout un cahemard de colonnes abruptes, taillées à coup de hache, dans la congestion d'un sommeil fou !

Puis une miniature de forêt vierge pousse sous les voûtes de ces ruines ; des arbres s'élèvent de toutes parts ; partout des arbustes ont descélé les dalles et des saxifrages ont brisé le marbre des terrasses ; partout des mousses vertes appuient le ton rose incrusté par le pétrole sur l'épiderme de certaines pierres, partout des jardins suspendus se balancent au-dessus des arbres, des jardins apportés par des bourrasques, des parterres minuscules, des allées frayées par les moineaux qui s'y battent, des petits champs en friche sur des pans de murs, des bois de platanes nains, des corbeilles de fleurs sauvages, aux germes semés par un coup de vent !

Encore dix années et, avec l'aide d'un respectueux décorateur, l'on obtiendrait un fragment de Palmyre ou de Sardes, un tronçon de cité morte, un segment d'une Rome nabote, mangée de verdure et de fleurs.

A l'heure actuelle et sans que le décor planté par le Temps soit parachevé, ce monument est le seul dans lequel la fantaisie du sol, si constamment réprimée par la voirie parisienne, existe. Ne serait-ce que pour ce motif, l'on devrait le garder — puis quel enseignement cette ruine nous révèle !

Depuis un siècle, l'architecture est un art perclus, toutes les bâtisses élevées le prouvent ; les combinaisons de la pierre semblent du reste épuisées et la ferronnerie qui lui succédera n'a pas encore trouvé sa forme originale. En attendant que cette forme, qui sera fatalement l'image d'une époque de mercantilisme et de hâte, éclosse, ne pourrait-on présenter comme un exemple à suivre la beauté acquise par le palais de la Cour des Comptes, depuis qu'une chance esthétique voulut qu'on le détruisit et qu'on le délaissât ?

Au lieu de donner à bâtir à des architectes des monuments qu'ils composent de brique et de broc, prenant ici un morceau de l'antiquité, là un bout moyen-âge et raccordant le tout, tant bien que mal, ne vaudrait-il pas mieux les employer à purifier, à anoblir ceux qui restent ;

L'AFFAIRE DE JACQUES LEFRANC

(Le Jury entre en délibération. Le bruit augmente au dehors).

JACQUES LEFRANC (à part). Qu'est-ce qui se passe ? Il y a une émeute bien sûr !

CHEF DE JURY. M. le Juge, nous sommes d'accord sur le verdict.

GUILLOTIN. Vous déclarez le prisonnier — coupable — ou non coupable ?

CHEF DE JURY. Coupable.

JACQUES LEFRANC. Naturellement.

GUILLOTIN. Prisonnier, vous avez été équitablement jugé et déclaré coupable par un jury de vos concitoyens, de deux des plus graves délits, je devrais dire — crimes, si je n'avais à prononcer le jugement contre un homme dont la conscience est endurcie au dernier degré, je pourrais vous adresser quelques paroles. (A part. D'ailleurs je suis trop pressé d'en finir et de me sauver, car je suis sûr qu'il y a quelque émeute par là). Je n'ajouterai donc rien à la sentence. (A part. Je voudrais être parti, mais elle n'en sera pas moins dure) ; vous êtes condamné à six ans de travaux forcés et à 2,500 francs d'amende.

JACQUES LEFRANC. Je n'attendais pas moins de votre part ! Quant au 2,500 francs vous n'êtes pas près de les voir, et quant aux six ans...

(Grand bruit. On entend distinctement le bruit de la Marseillaise. Coups redoublés aux portes).

JACQUES LEFRANC. Qu'entends-je ?

GUILLOTIN (d'une voix éteinte). Emmenez le prisonnier !

(Entre un Enseigne socialiste, tenant un drapeau rouge).

L'ENSEIGNE. Emmenez le prisonnier ! c'est ce que je suis venu faire, M. le Juge. Votre règne a pris fin. Tout est sens dessus dessous.

GUILLOTIN (se levant pour s'en aller). Arrêtez cet homme !

L'ENSEIGNE. Oui, arrêtez-le, si vous pouvez !

JACQUES LEFRANC. Dis-moi donc ami ce que cela veut dire ?

L'ENSEIGNE. C'est le commencement de la fin, Jacques.

Il semble que nous manquions de confiance, tout simplement. La Révolution que nous appelions de tous nos vœux allait son train, à notre insu, et le dernier acte vient de commencer. Les réactionnaires se défendent mal, on peut le dire, car les soldats se rappellent enfin qu'eux aussi appartiennent aux classes inférieures ! Viens avec moi, Lefranc. On a be-

1. Voir le dernier Supplément.

(1) Voir notre *Morale d'Epicure*, 2^e édition, p. 283.